

pellier l'étalon régulateur, ou le *sine quâ non* ; et savoir comment produire cette forme, c'est là la science. Si vous voulez faire de la propagation et de l'éleve des animaux domestiques une science, vous en élèverez 100 bons, quand présentement vous n'en élèvez qu'un. Nous voyons la science de l'agriculture faire des progrès, et pourquoi la science de l'éleve des animaux serait-elle négligée ? Je sais que la coutume, la mode la plus commune est de chercher à avoir de grands animaux, (quoiquela mode ait induit beaucoup de gens en erreur), mais il me reste encore à savoir si ce sont les meilleurs ou les plus profitables ; et afin d'éprouver convenablement la chose, je suggérerais très respectueusement au Conseil, qu'il serait à propos qu'il prît, s'il avait les fonds nécessaires, une ferme de qualité moyenne, et permit aux éleveurs d'y envoyer de jeunes animaux, pour y être élevés et nourris par les serviteurs de la Société, sur le principe posé par feu Robert Bakewell, c'est à dire en pesant leurs alimens. On verrait alors lesquels dédommageraient mieux de ce qu'ils auraient consommé ; mais dans le cas où les circonstances locales vous feraient préférer un grand ou un petit animal, la même science est nécessaire pour produire le bon. La forme du poitrail, à laquelle Clive s'attache, approche, autant que possible, de celle d'un cercle, et ce n'est pas la forme de cercle ou renversée, si en vogue aujourd'hui ; ce n'est pas non plus cette forme apparente, si fréquemment tondue en cercle (dans le mouton), mais c'est la forme extérieure réelle, qui est l'indice de la structure interne.

PATURAGE PERMANENT

Nous copions la lettre suivante d'un numéro récent de l'*Express* de Mark Lane. Nous avons toujours été persuadé par l'expérience qu'une terre mise en pacage pendant plusieurs années de suite, se trouvait à la fin, beaucoup améliorée. Nous parlons comme de raison, d'un pâturage où il y a beaucoup d'herbe, et non d'un parc rasé de manière à laisser périr de faim les animaux. Lorsque l'herbe n'est par trop rare dans un pacage, le soleil, loin de nuire à la terre, en été, lui est favorable. Les sols secs, sablonneux et pierreux ne sont pas les mieux adaptés au pacage, dans les étés chauds et secs, et ne doivent pas être laissés perpétuellement en pâturages.

SUR LE PACAGE PERMANENT.

Au Rédacteur de l'Express de Mark Lane.

MONSIEUR,—C'est un fait incontestable que la terre s'améliore graduellement toutes les fois qu'elle est laissée perpétuellement en pacage. La cause de cette amélioration provient de la décomposition annuelle des feuilles et des tiges des herbes, des pas et du fumier des animaux, de l'emploi de l'engrais, des pluies qui, tombant sur la surface, pénètrent à travers le gazon jusque dans le sous-sol, et enfin des travaux du ver de terre. Tout cela combiné forme, dans le cours des années, un terreau végétal, dont l'épaisseur est proportionnée au temps qu'il a mis à se former.

Durant cette formation de terre végétale grasse, une partie en est descendue par le ver de terre ; et combinée avec le sol inférieur, il l'engraisse lors même qu'il se compose d'argile ; ce procédé fait que les racines des herbes peuvent descendre aisément.

Ainsi il se forme un sol neuf et fertile propre à un système plus élevé de plantes, qui indique clairement la tendance au perfectionnement progressif dans l'ordre de la nature, et qui est placé ainsi à la portée de l'homme, qui lorsqu'il lui faut des alimens, n'a besoin que d'exercer ses facultés pour en obtenir, la bonté de Dieu les ayant répartis en abondance autour de lui.

Avant qu'on commence à entreprendre de mettre la terre en pacage permanent, il est à propos de dire que l'espèce d'herbe appelée faux-seigle doit être rejetée, si l'on se propose de labourer la terre dans un temps à venir, pour y semer des céréales, parce que les affinités de cette herbe et des céréales se ressemblent assez pour influer sur le produit qui, en conséquence, serait moins considérable que celui de graines semées après d'autres herbes.

HENRY ROGER SMITH.

Eastling.

CHARDON DU CANADA.

Monsieur le Rédacteur—Ayant vu dans votre journal plusieurs articles concernant le Chardon du Canada, et ayant eu la satisfaction d'en détruire plusieurs touffes, par un procédé différent de ceux que j'ai vu recommander, je me sens disposé à le communiquer au public.

En 1822, je découvris le chardon du Canada dans un pâturage où je tenais vingt moutons. Je les fauchai deux ou trois fois par un temps humide ; mais ils n'en parurent que croître davantage, et le printemps suivant, ils s'étaient étendus sur beaucoup plus de